

PSYCHIATRIE ANIMALE

Les apports de l'éthologie à la psychiatrie depuis soixante ans

Michel KREUTZER

Éthologue, professeur émérite, Université Paris Nanterre

Résumé

Les observations et expérimentations des éthologues ont montré que les animaux ne sont pas seulement des êtres sensibles, éprouvant des émotions, de l'attachement et de la douleur. Elles ont aussi révélé que, chez bien des espèces, des individus sont capables de construire des représentations d'eux-mêmes et du monde physique et social dans lequel ils vivent. Leur existence est donc d'une complexité remarquable, parfois voisine de la nôtre. En conséquence, leur comportement et leur psychologie sont sujets à des dysfonctionnements. Cela a conduit certains éthologues à étudier les psychopathologies humaines, et d'autres à examiner le bien-fondé de modèles animaux pour notre psychiatrie.

Mots-clés : éthologie, psychiatrie, modèles animaux, comportement, psychopathologie.

Abstract

The contributions of ethology in the field of psychiatry during the past sixty years

The observations and experiments of ethologists have shown that animals are not just sentient beings, experiencing emotions, attachment and pain. They also revealed that, in many species, individuals are able to construct representations of themselves and the physical and social world in which they live. Their existence is therefore remarkably complex, sometimes close to ours. As a result, their behaviour and psychology are subject to dysfunction. This leads some ethologists to study human psychopathologies and others to examine the merits of animal models for our psychiatry.

Keywords: *ethology, psychiatry, animal models, behaviour, psychopathology.*

Les disciplines médicales, et notamment les neurosciences, s'intéressent aux continuités entre les humains et les animaux, et se livrent à des études comparatives. Mais alors que la neurologie s'appuie depuis longtemps sur des modèles animaux, la psychiatrie, elle, leur oppose régulièrement des réserves, voire des objections. En effet, s'il est bien établi que les émotions et certaines formes d'intelligence sont communes à notre espèce et à d'autres, des compétences telles que la parole ou la pensée abstraite sont considérées comme nous appartenant en propre. Or, selon un puissant courant de la pensée occidentale, c'est justement le dérèglement de ces capacités singulières qui serait la source principale de nos maladies mentales. Ainsi s'explique le fait que nombre d'auteurs aient étudié le stress et la dépression chez les animaux, tandis que d'autres se refusaient à rechercher chez eux des équivalents de nos dysfonctionnements « psychiques ». Un des objectifs de cette étude est d'examiner comment les travaux des éthologues ont fait évoluer ces conceptions.

En 1964, un vétérinaire, Abel-Justin Brion, et un psychiatre, Henri Ey, font paraître *Psychiatrie animale*¹, ouvrage collectif réunissant des chercheurs de nombreuses disciplines, notamment des éthologues. Les thèses d'Henri Ey marquent le début d'une importante réflexion sur ce que l'éthologie et le recours à des modèles animaux pouvaient apporter à l'étude de nos pathologies mentales. Depuis cet opus « fondateur », de nombreuses recherches, tant éthologiques que psychologiques, font état de continuités entre les animaux et les humains dans le domaine des comportements, des activités cognitives et des états affectifs. Il est donc apparu de plus en plus légitime que la psychiatrie se livre à des études comparées des pathologies dans ces domaines.

Les conceptions d'Henri Ey

En préambule, Brion et Ey précisent que, en « publiant sous le titre *Psychiatrie animale* cet ouvrage consacré au problème des anomalies du comportement des animaux, aucun des auteurs de ce travail collectif n'a entendu collaborer à un 'Traité des maladies mentales chez les animaux'. [...] Nous avons voulu poser un problème...² ». Il apparaît néanmoins, dès le début du premier article de l'ouvrage, qu'Henri Ey se préoccupe autant du mental des animaux et de ses dysfonctionnements que de leurs comportements ; il s'interroge sur le psychisme des animaux, qu'il nomme le plus souvent la « psychoïde ».

Si nous employons le terme « psychoïde », c'est [...] pour désigner les formes inférieures et en quelque sorte problématiques de la conscience, mais c'est bien à une structure de conscience que nous entendons nous référer. [...] Le] psychisme ou la psychoïde des animaux ne se constitue précisément que dans la mesure où l'animal n'est ni exclusivement instinct, ni exclusivement apprentissage, c'est-à-dire qu'il dispose d'une certaine conscience qui règle [...] les rapports de « ses instincts » et de « son intelligence »³.

Je remercie chaleureusement Annie et Gérard Dressay pour les remarques et corrections qu'ils ont apportées à ce manuscrit.

¹ Brion A, Ey H. *Psychiatrie animale*. Paris : Desclée de Brouwer, 1964.

² *Ibid.* : 4.

³ *Ibid.* : 14-15.

Quoique de nos jours on ne parle plus guère d'« instinct » ni d'« intelligence », Henri Ey pose le problème de la conscience d'une manière restée très actuelle. En effet, plus de 50 ans plus tard, on peut lire, dans un texte entièrement consacré à la conscience des animaux, que, « [telle] qu'elle est définie dans cet ouvrage, la conscience résulte d'un partage de l'information entre les différentes structures du cerveau. Ce traitement global comprend des composantes émotionnelle, cognitive et mémorielle »⁴. Bref, hier comme aujourd'hui, la conscience est conçue comme un « médiateur » entre différents processus et différentes instances mentales.

Les comportements anormaux que les contributeurs à l'ouvrage de Brion et Ey s'attachent à décrire sont très souvent ceux d'animaux domestiques, de cirque, de zoo, d'individus placés en captivité, c'est-à-dire extraits de leur milieu naturel. Dans ces études, il est question de tics, d'épilepsies, d'automutilations, de mouvements stéréotypés, de pathologies psychosomatiques..., mais aussi de « névroses » expérimentales, produites par des conditionnements de type pavlovien⁵ ou skinnerien⁶, quand une situation anxieuse ou des choix ambigus génèrent des comportements inadaptés.

En ce qui concerne les animaux sauvages vivant en nature, les auteurs s'intéressent plus particulièrement à l'agressivité, aux comportements redirigés vers des objets inadéquats, aux réponses à des stimuli exagérés... En d'autres termes, à tout ce qui s'écarte de ce qui est considéré comme la « norme ». Si Henri Ey se préoccupe de l'éthologie au point de concevoir une « psychiatrie animale », c'est parce que cette discipline se présente, au milieu des années 1950, comme la « science du comportement animal », et qu'elle tend à prendre la place que le behaviorisme⁷ occupait jusqu'alors. Il cite largement un ouvrage paru en 1956, *L'Instinct dans le comportement des animaux et de l'Homme*, qui réunit les actes d'un colloque organisé deux ans plus tôt par Pierre-Paul Grassé à la Fondation Singer-Polignac⁸. Cet ouvrage, s'il ne constitue pas l'acte de naissance de l'éthologie en France, a influencé toute une génération d'auteurs. On peut y découvrir, outre des communications de chercheurs français, celles de Konrad Lorenz et de ses amis objectivistes, ainsi que celles de leurs opposants américains, les épigénètes Theodore Schneirla et Daniel Lehrman. Les débats et discussions portent notamment sur les rôles respectifs de l'inné et de l'acquis dans l'expression des comportements chez l'homme et l'animal.

Instinct et apprentissage, telles sont les notions clés autour desquelles l'éthologie va se cristalliser durant les années 1960. Ey les utilise pour concevoir la psychoïde des animaux et la comparer au psychisme et à la conscience de l'homme. Deux ans après *Psychiatrie animale*, le neuropsychiatre Jacques Cosnier publie *Les Névrozes expérimentales*⁹. En 1967, il crée, à la Faculté des sciences de Lyon, un « laboratoire de psychologie animale et comparée ». Il cherche lui aussi à relier la psychiatrie, la psychologie normale et pathologique, et les sciences de la nature. Deux de ses ouvrages

⁴ Le Neindre P, Dunier M, Larrère L, Prunet P. *La Conscience des animaux*. Versailles, France : Éditions Quæ, 2018 : 101.

⁵ Ce conditionnement, dit « classique », a été obtenu par Ivan Pavlov (1849-1936) à partir de la réaction salivaire d'un chien à qui on présente une boulette de viande. Si on précède la présentation d'un tintement de clochette, au bout d'un certain nombre d'associations, le son déclenche la salivation même en l'absence de boulette. Cette méthode a donné naissance à de nombreuses techniques de conditionnement et de théorisations qui ont enrichi l'étude des apprentissages.

⁶ Ce type de conditionnement, dit « opérant ou instrumental » a été développé par Burrhus Frederic Skinner (1904-1990). Pour cet auteur les apprentissages reposent sur les associations que fait un individu entre ses actions et les punitions, ou gratifications, qu'il reçoit en retour.

⁷ Le behaviorisme est à la fois une « école » de pensée et un ensemble de méthodes qui ont émergé durant la première moitié du XX^e siècle pour étudier expérimentalement la mise en place des comportements. Le conditionnement opérant, et le skinnérisme, en sont le fruit. Il s'est développé en réaction au courant introspectif qui voyait dans la conscience l'objet de la psychologie.

⁸ *L'Instinct dans le comportement des animaux et de l'homme*, colloque organisé par la Fondation Singer-Polignac, Paris, Masson, 1956.

⁹ Cosnier J. *Les Névrozes expérimentales*. Paris : Le Seuil, 1966.

publiés au début des années 1980 exposent la voie originale suivie dans son laboratoire : les recherches y portaient simultanément sur les comportements sociaux des petits rongeurs et sur les communications interindividuelles de l'espèce humaine¹⁰.

Nouveaux exemples de continuités entre l'homme et l'animal

Au tournant des années 1970, les travaux des éthologues, des comportementalistes d'Oxford et de Cambridge, des primatologues japonais, ainsi que ceux des psychologues comparatistes américains, élargissent les thèmes de comparaison entre l'homme et l'animal. Ce mouvement incite Rémy Chauvin, dès 1970, à organiser à Paris, au CNRS, le colloque « Modèles animaux du comportement humain ». Les débats traitent notamment, d'une manière profondément renouvelée, des méthodes d'observation et d'expérimentation, de la pertinence des modèles animaux, ainsi que de notions théoriques. Les participants, éthologues, psychologues, neuroscientifiques, psychiatres..., présentent leurs études et discutent des nouvelles directions vers lesquelles engager la compréhension de la vie de relation des animaux. Ils évoquent également l'effacement des frontières qui séparaient leurs spécialités.

La production scientifique de ces années 1970 s'attachait à naturaliser l'humain en soulignant son origine animale, mais on perçoit aujourd'hui, avec le recul du temps, qu'une humanisation de l'animal se mettait alors en place. Ce phénomène n'a cessé de s'accroître au cours des décennies suivantes.



Colloque CNRS, Modèles animaux du comportement humain, 8 déc. 1970, Paris. De gauche à droite, au premier rang : Beatrix Gardner, Gene Sackett, Irenäus Eibl-Eibesfeldt, Shunzo Kawamura, Kinjo Imanishi, Rémy Chauvin ; au deuxième rang (sur la 1^{re} marche) : Allen Gardner, Bertille Pallaud, Philippe Malrieu ; au troisième rang (2^e marche), une personne non identifiée, Arianne Étienne, René Zazzo ; à l'arrière-plan : Marc Richelle, Daniel Wildlöcher, une personne non identifiée, Robert Zajonc, Jean-Pierre Desportes. Harry Harlow, orateur, ne figure pas ici.
© DR Tirée de la brochure remise gracieusement lors colloque. Collection personnelle.

¹⁰ Cosnier J, Coulon J, Berrendonner A, Orecchioni C. *Les Voies du langage, Communications verbales, gestuelles et animales*. Paris : Dunod, 1982 ; Cosnier J, Brossard A. *La Communication non verbale*. Paris : Delachaux et Niestlé, 1984.

Complexité de la vie de relation des animaux

Durant la décennie 1970-1980, on découvre la richesse et la complexité de la communication, des apprentissages précoces et de la vie sociale des animaux. Les principaux ouvrages alors édités abordent à l'envi la comparaison avec l'homme. En 1971, Julian Huxley publie *Le Comportement rituel chez l'homme et l'animal*¹¹. En 1972, Robert A. Hinde montre que la communication non verbale des animaux possède de nombreux points communs avec la nôtre¹². De plus, l'observation de groupes de primates, poursuivie en nature pendant plusieurs années, nous amène non seulement à modifier nos conceptions de leur vie sociale, mais encore nos idées sur les origines de la nôtre.

On constate en outre que certains usages sont particuliers à certains groupes de primates. Kawamura¹³ observe que l'habitude de laver des patates douces avant de les manger, propre à un groupe de macaques japonais de l'île de Koshima, se propage à d'autres groupes et qu'elle se transmet selon des règles tenant compte à la fois des relations familiales et des affinités sociales. Pour sa part, depuis le milieu des années 1960, Jane Goodall a relevé chez les chimpanzés des différences locales d'usages et de techniques, qu'il s'agisse d'ouvrir des noix, de récolter des fourmis avec des brindilles, ou de mâcher des feuilles pour les utiliser en guise d'éponge et recueillir de l'eau. Cette diversité de conduites et leur transmission par imitation d'une génération à l'autre, selon des processus que l'on croyait réservés aux sociétés humaines, a conduit à parler de protocultures animales. Également chez les chimpanzés, Frans de Waal¹⁴ a longuement étudié des cas d'alliance, de renversements d'alliance et même de « trahison », ainsi que de querelles suivies de réconciliations. Considérant que ces phénomènes, qui servent à la domination que certains individus exercent sur d'autres, font de ce primate un « animal politique », cet auteur nous voit contraints de partager avec lui la qualité de *zoon politikon* qu'Aristote réservait à notre espèce.

La cognition remplace l'intelligence

Autrefois censée révéler l'intelligence des animaux, l'étude des apprentissages s'est vue requalifiée en « recherches cognitives ». Les psychologues sont parvenus à montrer que, chez nombre d'espèces, contrairement à ce que soutenaient les conceptions behavioristes, les apprentissages ne se résument pas au simple fait d'associer des réponses à des stimuli. Les animaux sont en effet capables d'élaborer des catégories mentales leur permettant d'assembler et de discerner des objets, des sujets et des événements, connus ou inédits, et d'y réagir par des conduites appropriées. Leur vie mentale n'en est apparue que plus complexe et plus riche.

Qu'il s'agisse de Washoe, la guenon des Gardner¹⁵, apprenant à maîtriser le langage gestuel des sourds et muets ; de Sarah, celle des Premack¹⁶, faisant usage de combinaisons de symboles sur un tableau aimanté ; ou encore de Kanzi, étudié par Savage-Rumbaugh¹⁷, manipulant des icônes sur un clavier d'ordinateur, les résultats concordent : ces individus reconnaissent et produisent des combinaisons de signes et intègrent quelques règles élémentaires de grammaire en vue de communiquer avec des humains. Forts de ces résultats, certains auteurs ont conclu que les chimpanzés

¹¹ Huxley J. *Le Comportement rituel chez l'homme et l'animal*. Paris : Gallimard, 1971.

¹² Hinde RA. *Non-Verbal Communication*. Cambridge: University Press, 1972.

¹³ Kawamura S. The process of subculture propagation among japanese macaques. *Primates*, 1959, 2: 43-60.

¹⁴ Waal Frans De. *Chimpanzee Politics. Power and Sex among Apes*. London Jonathan Cape, 1982.

¹⁵ Gardner RA, Gardner BT. Teaching sign language to a chimpanzee. *Science*, 1969, 165: 664-72.

¹⁶ Premack AJ, Premack D. Teaching language to an ape. *Scientific American*, 1972, 227, 4: 92-9.

¹⁷ Savage-Rumbaugh S. *Ape Language: From Conditioned Response to Symbol*. New York: Columbia University Press, 1986.

peuvent maîtriser des « protolangages », ce qui met en question l'idée généralement admise que les animaux n'auraient pas accès à un univers symbolique et référentiel.

La plupart de ces compétences sont certes absentes de la communication naturelle et spontanée de ces animaux. Mais en nature, donc dans des situations où ils ne sont pas soumis aux contraintes d'un apprentissage comme c'est le cas en laboratoire, certains primates produisent et comprennent des signaux référentiels. Cheney et Seyfarth¹⁸ ont ainsi montré que les singes vervets désignent différents prédateurs (aigle, panthère, serpent) au moyen de vocalisations spécifiques, et qu'ils répondent de manière appropriée à chaque type de vocalisation, en se cachant sous le couvert d'un arbre, en se hissant sur des branches inaccessibles, ou en surveillant le sol.

Dès 1970, Gallup¹⁹ a prouvé que les chimpanzés réagissent à leur image dans un miroir, phénomène qui laisse entrevoir la possibilité d'une conscience de soi et de la construction d'un « *self* ». Depuis, on est parvenu à démontrer que d'autres espèces possèdent des compétences semblables. En 1976, Griffin²⁰ suscita des débats en apportant de nombreux arguments en faveur de l'existence d'une conscience animale dans une continuité évolutive avec la nôtre. Il y a peu, Derégnaucourt et Bovet²¹ ont soutenu l'existence d'une conscience de soi chez de nombreuses espèces d'oiseaux, notamment des corvidés. Et chez ces derniers, Clayton et Dickinson²² ont prouvé expérimentalement l'existence d'une mémoire épisodique, leur permettant de se remémorer chronologiquement des événements et des lieux. Si on ajoute la possession d'un « *self* » à l'aptitude de mémoriser « *Quoi ? Quand ? Où ?* », il est légitime de postuler, chez ces oiseaux, l'existence d'une mémoire autobiographique.

Les animaux sont des êtres hédoniques

L'animal n'est pas une machine, mais un être sensible. De nombreuses espèces manifestent des émotions. Ces comportements expressifs relèvent de la communication non verbale. Darwin²³ leur avait déjà consacré un célèbre ouvrage, où il insistait non seulement sur leur fonctionnalité, mais encore soulignait la filiation évolutive ayant permis à l'homme d'en hériter. Plus récemment, Bekoff²⁴, dans ses observations, réflexions et compilations d'anecdotes, a accordé aux émotions des animaux une place centrale, mettant en valeur la richesse de leur vie affective.

Nous devons à Olds²⁵ la démonstration que l'animal est un être hédonique. Les images de ces rats stimulant certains de leurs centres nerveux, en déclenchant de légers chocs électriques à un rythme effréné et pendant des heures entières, ne laissent toujours pas de nous étonner. Les travaux d'Olds ont abouti à la découverte des « circuits de récompense » ; ces circuits libèrent des opiacés endogènes qui sont pour l'individu une source de satisfaction, et qu'on retrouve impliqués dans tous les processus compulsifs de recherche de bien-être – les addictions. À la faveur de ces travaux et de bien d'autres, l'animal apparaît désormais comme un être qui non seulement recherche des plaisirs mais évite les déplaisirs.

¹⁸ Cheney DL, Seyfarth RM. *How Monkeys See the World*. Chicago: Chicago University Press, 1990.

¹⁹ Gallup GG Jr. Chimpanzees: self recognition. *Science*, 1970, 167, 3914: 86-7.

²⁰ Griffin DR. *The Question of Animal Awareness: Evolutionary Continuity of Mental Experience*. New York: Rockefeller University Press, 1976.

²¹ Derégnaucourt S, Bovet D. The perception of self in birds. *Neuroscience and Biobehavioral Reviews*, 2016, 69: 1-14.

²² Clayton NS, Dickinson A. Episodic-like memory during cache recovery by scrub jays. *Nature*, 1998, 395: 272-4.

²³ Darwin C. *The Expression of the Emotions in Man and Animal*. London: John Murray, 1872.

²⁴ Bekoff M. *The Emotional Lives of Animals: a Leading Scientist Explores Animal Joy, Sorrow and Empathy*. Novato: New World Library, 2007.

²⁵ Olds J. Pleasure centers in the brain. *Scientific American*, 1956, 195: 105-16.

D'autres travaux s'attacheront à souligner les douleurs et souffrances que ressentent les animaux. Jane Goodall a pu observer la « tristesse » des individus qui perdent un compagnon ou un jeune. L'animal serait-il notre alter ego dans le domaine des affects ? Depuis les travaux de Harlow²⁶ sur l'attachement que les jeunes macaques témoignent à leur mère, il n'est plus permis de douter de la vie affective des animaux. Cet auteur n'hésitait d'ailleurs pas à parler d'« amour » à leur propos : sa communication au colloque CNRS de Chauvin, en 1970, était intitulée « Love Created, Love Destroyed, Love Regained ». De son côté, John Bowlby²⁷ a élaboré une théorie générale de l'attachement pour les humains et l'animal. Dans ce modèle, l'effet d'une irrépensible imprégnation est adjoint aux contacts et affects décrits par Harlow. Bowlby s'inspire en l'occurrence du phénomène d'empreinte décrit par Lorenz, où un jeune animal mémorise un objet ou un être particulier vers lequel il tournera ses demandes de protection et d'affection. Toutefois, dans le colloque « Imaginaire sur l'attachement » de René Zazzo, en 1974²⁸, il est clairement montré que cette conception s'oppose à celle des psychanalystes, puisque, selon ces derniers, l'établissement de l'attachement s'étaye sur un lien nourricier.

Par la suite, Panksepp²⁹ et Balcombe³⁰ ont apporté de nouvelles données comportementales, aussi bien que nerveuses et physiologiques, qui complètent notre vision de l'animal affectif.

Le goût pour le beau et les attitudes morales chez l'animal

Darwin³¹, étudiant les choix de partenaires chez les animaux, considérait que lors des appariements les femelles font preuve d'un « goût pour le beau ». Exposant sa théorie de la sélection sexuelle, il leur attribuait des compétences esthétiques similaires à celles des humains. Depuis lors, des travaux de psychologie cognitive, d'éthologie et de neurosciences sont venus appuyer cette thèse³².

En ce qui concerne les compétences morales des animaux, l'empathie dont certains témoignent dans de nombreuses conduites laisse à penser qu'ils disposent d'un sens éthique. Hinde³³ leur attribue la capacité de discriminer entre ce qui est « bon » et ce qui ne l'est pas, c'est-à-dire, ni plus ni moins, de construire des valeurs. En France, des chercheurs expérimentent sur ce thème en mettant en évidence différentes relations d'entraide³⁴.

Bilan de l'éthologie et apport de chercheurs français depuis 1970

Il ressort des travaux de ces soixante dernières années que les animaux ne doivent pas être seulement conçus comme percevant, connaissant et agissant ; il faut également prendre en considération les émotions, affects, attachements, douleurs et tristesses qui émaillent leur vie. De plus, chez certaines espèces, les individus sont capables de construire des représentations d'eux-mêmes et du monde

²⁶ Harlow H F, Harlow M. Learning to love. *American Scientist*, 1966, 54, 3: 244-72.

²⁷ Bowlby J. *Attachment and Loss*. New York: Basic Book, 1969.

²⁸ Zazzo R. *Colloque imaginaire sur l'attachement*. Paris : Delachaux et Niestlé, 1974.

²⁹ Panksepp J. *Affective Neuroscience, the Foundations of Human and Animal Emotions*. New York: Oxford University Press, 1998.

³⁰ Balcombe J. *Pleasurable Kingdom, Animals and the Nature of Feeling Good*. New York, Macmillan, 2006.

³¹ Darwin C. *The Descent of Man, and Selection in Relation to Sex*. London: John Murray, 1871.

³² Kreutzer M, Aebischer V. The riddle of attractiveness: looking for an “aesthetic sense” within the hedonic mind of the beholders. In Hoquet T dir. *Current Perspective in Sexual Selection*, New York: Springer, 2015: 263-85.

³³ Hinde R A. *Why Good Is Good: The Sources of Morality*. London: Routledge, 2002.

³⁴ Bovet D. Peut-on étudier la morale chez les animaux ? *Études rurales*, 2012, 189 : 57-74.

physique et social dans lequel ils vivent. En conséquence, il est apparu loisible d'affirmer que la vie de relation des animaux est d'une complexité remarquable, parfois voisine de la nôtre³⁵.

Deux options se sont alors offertes aux éthologues désireux de collaborer avec les psychiatres. Certains ont appliqué à l'étude des humains, bébés, enfants et adultes, les connaissances et méthodes issues de leurs travaux sur l'animal. Alors que d'autres ont conçu des « modèles animaux » de nos psychopathologies. Nombre de chercheurs français ont suivi l'une ou l'autre de ces voies³⁶.

De l'animal à l'humain

Hubert Montagner, professeur d'éthologie à l'université de Besançon, s'était distingué au début des années 1970 par des études sur la communication et la hiérarchie chez les hyménoptères³⁷. Fort de son expérience sur ces insectes sociaux, il a appliqué à l'observation des enfants en crèche les méthodes propres à sa discipline³⁸. Il a réuni une équipe (Denis Laurent, Dominique Godard, Robert Soussignan, Benoist Schaal...) et animé de nombreux groupes d'étude se consacrant à l'éthologie humaine. À l'invitation de Pierre Garrigues, psychiatre et chercheur à l'Inserm, à Montpellier, il poursuit sa carrière et prend la direction de l'unité 70, vouée à l'étude de l'« enfance inadaptée ».

A l'université de Rennes, Jean-Marie Vidal, suite à ses travaux sur l'empreinte chez les oiseaux, décide en 1976 d'étudier des enfants autistes³⁹. Au départ, il s'appuie sur les intuitions de Tinbergen, selon lesquelles tout comportement humain non accompagné de paroles explicites peut être étudié grâce aux méthodes des éthologues. Il va cependant vite considérer que la compréhension de l'autisme ne peut se limiter aux seules approches neurologiques et comportementales, et qu'elle requiert une approche anthropologique, tenant compte d'une spécificité psychique humaine : celle de la place du tiers, d'autrui, dans le processus de développement de la symbolisation. De telles réserves, qui feraient douter de l'intérêt de l'éthologie en psychiatrie, ne sont pas partagées par nombre d'autres chercheurs français. Notamment ceux qui ont élaboré des modèles animaux de nos psychopathologies.

Modèles animaux des conduites humaines

C'est le cas de Pierre Roubertoux⁴⁰ et de Michèle Carlier⁴¹. Leurs recherches, conduites depuis le début des années 1970 dans les différents laboratoires que Pierre Roubertoux a créés durant sa carrière (Paris V, université d'Orléans et, plus récemment, université d'Aix-Marseille⁴²), sont élaborées à partir de modèles murins, sur le thème « génétique et comportement »⁴³. Elles portent sur les liens qui se

³⁵ Kreutzer M. *L'Éthologie*. Paris : PUF, 2017.

³⁶ On comprendra qu'il ne nous est pas possible ici d'être exhaustif.

³⁷ Les hyménoptères (étymologie : ailes membraneuses) sont un ordre d'insectes, au sein duquel on trouve la plupart des espèces sociales : les abeilles, les guêpes, les fourmis et les frelons.

³⁸ Montagner H. Communication non verbale et discrimination olfactive chez les jeunes enfants : approches éthologiques. In Morin E, Piatteli-Palmarini M. *L'Unité de l'homme*, Paris : Éditions du Seuil, 1974 : 246-70.

³⁹ Laboratoire d'étude sur l'acquisition et la pathologie du langage chez l'enfant (LEAPLE, Paris 5 Sorbonne, Jean-Marie Vidal étant alors lui-même rattaché à la commission CNRS, SHS 34. Le travail clinique a été poursuivi au centre hospitalier Guillaume-Régner de Rennes.

⁴⁰ Doctorat en 1985, « Analyse génétique des comportements sociaux », Paris V, direction Chauvin R, Hirsch J, University of Illinois, Urbana-Champaign, USA.

⁴¹ Doctorat en 1986, « L'Adoption. Une méthode d'étude de l'origine des différences individuelles », direction Reuchlin M, Paris V.

⁴² Pierre Roubertoux a été professeur de biologie et de génétique à l'université Paris-V puis à celle d'Orléans. Il y a créé et dirigé les laboratoires du CNRS de Génétique, neurogénétique, comportement. Il a travaillé ensuite au laboratoire Génomique fonctionnelle, comportements et pathologies, UMR 1251 de Marseille. Ses travaux sur la découverte de gènes liés à des comportements lui ont valu, aux États-Unis, le prix Theodosius-Dobzhansky.

⁴³ Roubertoux P, Carlier M. *Génétique et comportement*. Paris : Masson, 1976.

tissent au cours du développement entre le patrimoine génétique et l'environnement social, et cherchent à déterminer des phénotypes comportementaux. L'intelligence, la trisomie 21, les jumeaux mono et dizygotes, et plus récemment l'autisme⁴⁴ (en collaboration avec l'Institut de biologie moléculaire et cellulaire de Strasbourg), ont été les sujets d'étude successifs de ces auteurs. Les modèles animaux des désordres du spectre autistique leur ont permis d'éclairer l'épigenèse du fonctionnement des réseaux nerveux en lien avec les comportements.

De son côté, Georges Chapouthier, formé à Strasbourg, dans l'un des premiers laboratoires d'éthologie dirigés par Rémy Chauvin, a étudié les relations entre le comportement et la biologie moléculaire. Comme son collègue René Misslin, il adopte des modèles animaux pour étudier plus particulièrement la mémoire, le stress, l'anxiété⁴⁵. Après avoir rejoint le laboratoire de Pierre Roubertoux à l'université Paris V, il poursuit ses recherches dans le laboratoire du psychiatre Roland Jouvent, à la Salpêtrière.

Conclusion

La psychiatrie traite de l'homme malade de sa pensée, de ses désorganisations comportementales, cognitives, affectives et sociales ; elle s'intéresse aux troubles de son identité, de sa personnalité et de sa vie de relation. Il est donc cohérent qu'elle s'intéresse aux troubles du comportement et du « psychisme » des animaux, aux désordres qui affectent leur vie de relation, leurs comportements, leurs activités cognitives, leur « *self* », leur vie affective et sociale. Pourtant, les relations entre éthologues et psychiatres n'ont pas toujours été constantes, et les apports de l'éthologie à la psychiatrie sont restés bien en deçà de ce qu'ils auraient pu être. On a trop imaginé que l'animal pourrait être un « proto-humain ». Il suffit de relire Henri Ey, défenseur d'une psychiatrie animale, pour comprendre les avantages et les limites d'une telle collaboration. Il nous avait en effet prévenus qu'il existe un « psychisme « propre à chaque espèce » »⁴⁶, que « la vulnérabilité de son organisation contient une potentialité de variations pathologiques », et qu'une « zoopsychiatrie [ne] peut s'instituer [que] sur une connaissance suffisante des comportements normaux de l'espèce en question »⁴⁷.

Il est permis de déduire de ces propos qu'on ne saurait concevoir une psychiatrie générale englobant animaux et humains, gommant les singularités propres à chaque espèce. Chacune possédant des particularités inhérentes à son mode de vie, les dérégulations qu'elle est susceptible de présenter ne peuvent que lui être propres. Mais, paradoxalement, cela n'exclut nullement que certaines pathologies puissent être comparées. Ce sont du reste ces conceptions du semblable et du différent qui font la richesse des apports de l'éthologie. Elles permettent de pousser toujours plus loin les recherches comparatives, et elles continueront d'agir comme un puissant stimulant, en psychiatrie et dans le champ global des neurosciences.

⁴⁴ Roubertoux P. *Organism Models of Autism Spectrum Disorders*. New York: Springer, 2015.

⁴⁵ Venault P, Chapouthier G. From the behavioral pharmacology of beta-carbolines to seizures, anxiety, and memory. *The Scientific World Journal*, 2007, 7: 204-23.

⁴⁶ Brion A, Ey H. *Psychiatrie...*, *op. cit.* : 26.

⁴⁷ *Ibid.* : 31, 33.

Sommaire VOL. 2/2